

REVUE PHILOSOPHIQUE

de la France et de l'Etranger

REVUE TRIMESTRIELLE FONDÉE EN 1876 PAR THEODULE RIBOT
CONTINUÉE PAR L. LEVY-BRUHL, È. BREHIER, P. MASSON-OURSSEL
ET P.-M. SCHUHL

Directeurs. YVON BRES, DOMINIQUE MERLLIE

Secrétaires de la rédaction: VINCENT GUILLIN, MARIE-FREDERIQUE PELLEGRIN

2013 - 138^e ANNEE - TOME CCIII



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE
6, AVENUE REILLE, 75014 PARIS

PHILOSOPHER EN RUSSIE AUJOURD'HUI*ARTICLES*

Philosopher en Russie aujourd'hui - От редакции	p. 163
Natalia S. AVTONOMOVA. - Sur le contexte de la philosophie contemporaine en Russie	p. 165
Vladislav A. LEKTORSKI. - Le réalisme constructif dans l'épistémologie et les sciences cognitives	p. 171
Abdoussalam A. GOUSSEINOV. - Les conditions de possibilité d'une morale absolue	p. 187
Vladimir N. POROUS. - La bureaucratie rationnelle et la crise de la culture	p. 203
Irina I. MIOURBERG. - L'objet de la philosophie politique contemporaine	p. 215
Valeri A. PODOROGA. - La poétique de Dostoïevski. De la voix à l'ouïe	p. 227
Vladimir K. KANTOR. - La tentation comme paradigme de la culture chrétienne : l'exemple de Dostoïevski	p. 239
Andrei B. BALLAIEV. - Le marxisme dans la Russie contemporaine	p. 253

*ANALYSES ET COMPTES RENDUS**(xix^e, xx^e slides)*

par

G. BERNARD, È. BLONDEL, P. CERUTTI, S. DEPREZ, J. FAROES,
J.-M. GABAUDE, S. LECLERQ, Y. LORVELLEC, D. MERLLIE,
F. S. NISIO, A. PANERO, P. PELLEGRIN, B. SAINT GIRONS,
A. STANGUENNEC, B. STEVENS, R. TIRVAUDEY, P. VERDEAU,
J.-L. VIEILLARD-BARON
p. 265

OUVRAGES DEPOSES AU BUREAU DE LA REVUE

(novembre-décembre 2012)

p. 297

RESUMES - ABSTRACTS

p. 300

Les articles à soumettre au Comité de lecture de la Revue sont à adresser en deux exemplaires anonymes (le nom et l'adresse de l'auteur figurant sur une page de garde détachable) et accompagnés d'un bref résumé (moins de dix lignes). Ils doivent éviter de dépasser 50 000 signes (espaces compris).

Les auteurs sont avisés que les textes (articles, notes ou comptes rendus), s'ils sont retenus, figureront non seulement dans la version « papier », mais aussi sur la version de la Revue qui est raisée en ligne.

LA BUREAUCRATIE RATIONNELLE ET LA CRISE DE LA CULTURE

Depuis les travaux classiques de Max Weber¹, « bureaucratie » et « rationalité » constituent une paire notionnelle inséparable, bien que ces deux concepts suscitent une telle variété d'interprétations, dans le contexte contemporain, qu'il est désormais difficile de les rattacher aux théories du grand sociologue. Pour prendre un exemple, le « type idéal » de la démocratie rationnelle est habituellement associé aux utopies socio-politiques, et de nombreux auteurs comme M. Crozier, A. Goldner, R. Merton, T. Parsons, F. Selznik ou S. Lipset ont, à maintes reprises, tenté de libérer la « théorie de la bureaucratie » de son utopisme, c'est-à-dire de la rapprocher de la réalité sociale, mais ils n'ont rien fait d'autre que de verser un tribut aux stéréotypes politologiques et sociologiques.

Qu'est-ce que la « réalité sociale »? À cette question complexe, l'on peut fournir de nombreuses réponses, dont chacune trahit une forme de dépendance vis-à-vis de positions théoriques, méthodologiques et philosophiques différentes, ce qui vaut *a fortiori* dans le cas d'une notion plus engagée comme celle d'« utopie ». Quoi qu'il en soit, vouloir corriger ou concrétiser un type idéal est en contradiction avec sa finalité même.

En général, le « type idéal », trouvaille méthodologique de Weber, résulte d'une conjonction de sciences de la culture (selon H. Rickert) et de valeurs culturelles. Je partirai ici d'une conception des valeurs culturelles (ou universaux) comme horizons offerts aux idées et aux actions. En sociologie, elles prennent la forme de ce que Weber appelait les « idées de valeur » qui, tout en étant des régulations

1. Max Weber, *Wirtschaft und Gesellschaft*, Cologne-Berlin, Kiepenheuer & Witsch, 1964 (tr. fr. partielle : *Economie et société*, Paris, Pion, 1971) ; Max Weber, *Die protestantische Ethik und der Geist des Kapitalismus*, 3^e éd., Munich, Beck, 2004 (tr. fr. : *L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris, Gallimard, 2003) ; voir aussi Walter M. Sprondel et Constans Seyfarth (dir.), *Max Weber und die Rationalisierung des sozialen Handelns*, Stuttgart, F. Enke, 1981.

« transcendantales » pour l'homme de science, assignent une direction et un but à sa recherche. En d'autres termes, elles influencent ses choix méthodologiques. Et le « type idéal de la bureaucratie rationnelle » chez Max Weber est un exemple caractéristique d'une telle influence. Il est suscité par la conception de la culture comme un système de valeurs, apparaissant comme la base de l'existence humaine dans sa dimension historico-culturelle. Ce système, selon Weber, se transforme historiquement, et, lors des étapes importantes de son évolution, il se caractérise par différents « universaux », à qui répondent aussi différents « types idéaux ».

La bureaucratie rationnelle est une sorte de prisme méthodologique à travers lequel le penseur allemand a étudié la relation entre le pouvoir et la société, qui se forme dans les conditions d'universalisation de l'économie capitaliste qui correspondent à son ordre social propre. Il concevait la gestion bureaucratique des processus sociaux à la manière du mécanisme d'une machine intelligente qui ne devait connaître aucun de ces ratés que causent les phénomènes de corruption, d'incompétence, ou les autres aléas liés à des causes subjectives. Selon Weber, la bureaucratie comme « type idéal » est une forme de pouvoir, avant tout étatique, supposant une organisation professionnelle spécifique, dont les actions sont soumises à une règle stricte, définie sur la base des lois existantes, et la légitimité de ces actions est soumise à une vérification incessante. Cette tâche est assurée soit par les bureaucrates eux-mêmes, soit par des organismes sociaux de contrôle, dont l'existence est présumée. Dans les deux cas, le processus de vérification est lui-même soigneusement réglementé, et son adéquation aux règles, aux procédures et aux normes établies fait l'objet d'un soutien officiel. Les instances bureaucratiques travaillent en se soumettant à des principes qui les rendent rationnelles.

Il ne fait aucun doute que le respect de tels principes exige une préparation professionnelle spécifique. Mais le professionnalisme du bureaucrate ne saurait se limiter à une application intransigeante de la règle, ni même à des initiatives rationnelles prises dans son cadre. Le « bureaucrate idéal » est *moralement* motivé et orienté. Cette caractéristique est rendue possible par le climat moral du milieu bureaucratique, qui prohibe toute attitude laxiste ou cynique à l'égard du travail, et qui interdit aux fonctionnaires de placer leurs intérêts privés, et surtout extra-légaux, au-dessus de leurs obligations statutaires. Il va sans dire que le bureaucrate ne doit pas être corrompu, non seulement en regard du système juridique, mais aussi par rapport à ses pairs, car en cas de manquement, il serait exclu de son propre

milieu. Là où régissent la corruption, le nihilisme moral et le mépris de la loi, il n'y a plus de place pour la bureaucratie.

Ces beaux principes prennent bien sûr une résonance quelque peu absurde quand on les confronte à la réalité vécue et connue par tout un chacun. À la question « quel métier souhaiteriez-vous exercer après vos études ? », la majorité des lycéens russes répondent en chœur « fonctionnaire »². Il est intéressant de comparer cette quasi-unanimité aux données qui témoignent que la population dans son ensemble a une opinion négative de l'activité de fonctionnaire³. Ainsi, dans la société contemporaine, les lycéens aspirent vivement (non sans l'accord et l'approbation de leurs parents) à intégrer un groupe professionnel dont l'activité est sévèrement critiquée par l'opinion publique. Cet apparent paradoxe peut être expliqué de différentes manières, mais il n'en reste pas moins que la profession de fonctionnaire, qui est loin d'être la plus attirante sur le plan financier, est perçue comme apportant la possibilité de vivre aux dépens d'autrui, quoi que puissent en penser ceux à qui cette possibilité est refusée. Si l'on retient cette interprétation, cette tendance témoigne d'une perte des valeurs morales dans notre société, qui affecte même les enfants.

V. P. Makarenko considère la bureaucratie comme « un organisme social parasitaire pendant toute la durée de son existence » ; il y voit un « reflet des conflits sociaux et la matérialisation d'une aliénation politique »⁴. Max Weber était visiblement d'un autre avis. Pour lui, la bureaucratie était un « type idéal », dans lequel se reflétait la signification culturelle d'une période historique, caractérisée par l'apogée de la rationalité, tout particulièrement dans la sphère de l'économie, mais pas exclusivement dans cette sphère. Pour Weber, la rationalité n'est pas une caractéristique spécifique de tel ou tel processus social. C'est un principe de la culture, qui est dominant dans le système des universaux culturels. Cela veut dire que, dans la mesure où les autres valeurs culturelles sont soumises au principe

2. Voir Olga Toumanova, Andreï Tchernakov, « Professiya tchinovnika - samaja vostrebovannaja v vouzakh Rossii » [Le métier de fonctionnaire est le plus recherché en Russie dans les établissements d'enseignement supérieur], Source internet : <http://madan.org.il/node/690>

3. *Burokratiya i vlast' v novoy Rossii. Analiticheski doklad Tsentra kompleksnykh sotsial'nykh issledovaniy* [Bureaucratie et pouvoir dans la nouvelle Russie. Rapport analytique du Centre de recherches sociales], I.S.RAN, Moscou, 2005, source internet : http://www.isras.ru/files/File/Doklad/Doclad_Byurokrat_i_vlast.pdf

4. Victor Makarenko, « Obslougá gosouarstvennoï machiny Rossii: Politicheskie i ideologiticheskie svoïstva » [Au service de la machine d'Etat. Propriétés idéologiques et politiques], *Političeskaia kontseptologuiya*, 2011, n° 11, p. 5.

de rationalité, elles doivent intégrer en elles ses propriétés, se laisser en quelque sorte imprégner par lui et s'accorder avec lui. Par conséquent, la symptomatique de l'aliénation (par exemple, l'augmentation des contradictions insolubles entre le pouvoir et la société) démontre d'une part que le pouvoir n'est pas assez bureaucratique, d'autre part que les valeurs de la rationalité ne prévalent pas dans le système des orientations existentielles de la population.

On connaît la critique fondée lancée en son temps par Karl Popper contre les historicistes (qui défendent la conception selon laquelle les lois de l'histoire sont soumises à la même nécessité que les lois de la nature) : il leur reprochait d'ignorer que les hommes sont capables de corriger leurs actions en rectifiant les erreurs qu'ils ont commises et en proposant des hypothèses raisonnables, à la fois vérifiables et accessibles à l'infirmité expérimentale, élaborées à partir des conséquences qu'ils ont tirées de leurs actions. Cette remarque s'applique aussi bien à la pratique sociale qu'aux conceptions scientifiques et aux théories sociologiques. C'est pourquoi la méthode des sciences sociales ne s'oppose pas à celle des sciences de la nature : toutes deux en effet reposent sur « la soumission à la critique la plus intransigeante des solutions proposées pour résoudre des problèmes donnés », aussi bien sur le plan empirique que théorique⁵. Il est vrai que ce travail de « critique intransigeante » peut être perturbé par les engagements axiologiques du sociologue, ses préférences politiques par exemple. Il est impossible d'exclure totalement ce risque, ne serait-ce que parce que « nos motivations et nos idéaux purement scientifiques, comme l'idéal d'une recherche désintéressée de la vérité, sont profondément enracinés dans des jugements non scientifiques qui sont en partie de nature religieuse », et qu'on ne peut se « libérer » de ces jugements qu'en annihilant le savant en tant qu'homme et l'homme en tant que savant. Mais l'on peut et l'on doit faire autre chose : remplacer « l'exigence d'une émancipation totale par rapport aux valeurs par une autre exigence : l'un des objectifs de la critique scientifique serait de concilier les valeurs avec la dissociation des questions axiologiques purement scientifiques sur la vérité, la pertinence et la simplicité, des questions non scientifiques⁶ ». En d'autres termes, Karl Popper conseille aux spécialistes des sciences sociales de ne pas mélanger les genres et, si la confusion se produit malgré tout, il leur suggère de se tenir prêts à subir une « violente critique ». Sinon, l'homme

5. Karl Popper, « The Logic of the Social Sciences », *The Positivist Dispute in German Sociology*, Londres-New York, Harper & Row, 1976, p. 89.

6. *Ibid.*, pp. 97-98.

de science violerait le code de l'honneur professionnel et s'exposerait à une exclusion de sa corporation.

En ce sens, *Yhabitus* du savant, comme celui de n'importe quel homme de culture, est soumis à des universaux axiologiques. De même que l'homme de science accepte de plein gré l'obligation de se soumettre aux « valeurs scientifiques », même si elles lui imposent de tourner le dos à d'autres valeurs (non scientifiques) qui pourraient lui inspirer d'autres choix intellectuels et pratiques, de même tout homme de culture se soumet, consciemment ou non, au pouvoir des valeurs culturelles qui limitent ses aspirations vitales, ses souhaits, ses passions, ses attirances, ses prétentions matérielles, etc. Ces aspirations se divisent en deux groupes : « légitimes » et « illégitimes ». Toutefois, cette soumission finit un jour ou l'autre, en fonction des circonstances, par être vécue comme une restriction de la liberté. Le respect de ces contraintes permet aux hommes de vivre ensemble, même lorsque leur vie commune se déroule hors de la surveillance implacable du Leviathan avec ses lois, ses institutions et ses organes sécuritaires. La culture n'est alors qu'une bride invisible qui contient les manifestations les plus sauvages et les plus cruelles de l'arbitraire humain.

Et la bride en question doit être très résistante. Si elle se relâche, les contradictions entre la vie et la culture s'intensifient. Les principes culturels cessent d'être des orientations conscientes pour la majorité des actions humaines, leur pouvoir devient illusoire. Pour éviter cette dérive, il est indispensable de créer et de renforcer des « institutions de pouvoir », capables de prémunir la culture contre la désagrégation. De plus, le pouvoir des principes culturels doit *s'incarner* dans le pouvoir des institutions qui représentent la culture.

La « bureaucratie rationnelle » est pour Weber l'institution la plus importante de la culture de la « rationalité totale ». Elle assume le fardeau de la résolution des contradictions entre les hommes et les principes culturels. Le bureaucrate idéal, c'est le chevalier de la culture, sans peur et sans reproche, son image incarnée et sa manifestation. Nouvel Atlas, il assume la responsabilité de la culture et supporte sur ses épaules la « voûte céleste » de ses universaux. Et il devient la première et la plus évidente cible des protestations et des révoltes dirigées contre la culture qu'il représente.

Il n'est certes pas inutile d'étudier en quoi et jusqu'à quel degré la « bureaucratie réelle » se distingue de son « type idéal ». Mais il vaut mieux laisser ce travail aux sociologues, aux politologues ou même aux psychologues (car la haine de la bureaucratie est un état psychologique comportant toute une palette de nuances, comme par exemple le ressentiment au sens nietzschéen). La question que se pose

le philosophe est d'une autre nature : est-ce que le « type idéal » webérien rend possible une résolution théorique des contradictions sociales, permettant par conséquent de combler le hiatus entre pouvoir et société qu'on appelle « aliénation » en langage philosophique ? Sinon, pour quelle raison ?

La théorie weberienne de la bureaucratie est à placer à côté de ces inventions de l'esprit scientifique que sont par exemple « l'ethos idéal du savant » de R. Merton, l'idée de « Grande science » de K. Popper, l'étude de la « noosphère » de Vernadski, l'utopie technocentriste des « cosmistes » russes, la « théorie des élites » de D. Bell, J. Galbraith ou R. Aron, etc. Le point commun de ces inventions est qu'elles se sont toutes formées à la suite d'une interprétation des données collectées par les recherches en sciences naturelles, sociales, technologiques, économiques, etc., et formulées dans les termes d'une philosophie de la culture déterminée. Dans la mesure où les théories de la culture sont nombreuses et forment pour ainsi dire un « milieu concurrentiel », l'interprétation des données ne saurait être unique. Le choix interprétatif opéré par le chercheur dépend de divers facteurs comme les caractéristiques « immanentes » des outils interprétatifs, c'est-à-dire leur capacité à garantir des explications recevables des phénomènes étudiés. Mais les situations les plus intéressantes sont celles où la concurrence des interprétations est influencée par les dispositions mentales (psychologiques) des chercheurs, qui dépendent de changements visibles ou même critiques du contexte culturel. En pareil cas, on dit que le chercheur répond à une « demande culturelle », et souhaite être en syntonie avec ce qu'on appelle le *Zeitgeist* ou le *Kulturgeist*. L'esprit souffrant naît dans les périodes de rupture historique, quand les piliers de la culture sont ébranlés ou s'effondrent et que s'opère un changement dans le système des universaux culturels. Le chercheur peut s'efforcer de rendre à la culture sa stabilité, de lui donner de nouveaux appuis ou même, ce qui n'est pas exclu, l'aider à basculer dans le passé pour laisser la place à une nouvelle culture. C'est pourquoi il crée les *mythes* qu'attend le nouveau milieu culturel. La caractéristique de ces mythes et d'être « drapés dans les toges du discours scientifique », c'est-à-dire configurés comme des constructions scientifiques⁷. Mais ils s'en distinguent par l'évidence de leur « engagement philosophique », c'est-à-dire leur soumission à des buts définis philosophiquement.

7. Science et mythe : ce problème ne peut se résoudre par de plates oppositions dans l'esprit d'un progressisme naïf. Voir Kurt Hubner, *Die Wahrheit des Mythos*, Munich, Verlag C. H. Beck, 1985.

Le « type idéal » de la bureaucratie rationnelle conçu par Weber est précisément *l'un de ces mythes*. Le fait qu'il soit capable de remplir une fonction méthodologique révèle que la science sociale contient en elle-même un élément mythologique qui, loin de tenir à des insuffisances contingentes comme un manque de rigueur ou une incomplétude du savoir, répond à une nécessité interne. Ici réside un problème philosophico-méthodologique fondamental : comment révéler et expliquer cette nécessité ? D'ailleurs, la littérature sociologique contemporaine a tendance à ignorer la dimension mythologique des conceptions de Max Weber (craignant visiblement de porter atteinte à l'autorité d'un grand savant), et les principes de la bureaucratie rationnelle circulent dans les ouvrages philosophiques et sociologiques en qualité de définitions « scientifiques » de la bureaucratie.

Pourquoi la bureaucratie est-elle qualifiée de rationnelle par Max Weber ? Il importe de souligner que cette qualification a soulevé et continue de soulever bien des objections.

Dans la philosophie analytique, comme dans le courant inauguré par Hume, l'on trouve une thèse bien connue : les buts ultimes ne peuvent être qualifiés de rationnels ou d'irrationnels. En d'autres termes, il est impossible de déterminer qui agit le plus rationnellement : l'homme d'affaires qui se prive de loisirs et de plaisirs dans le but d'amasser de l'argent ; l'artiste qui préfère vivre dans la pauvreté en consacrant sa vie à la peinture ; ou l'« oiseau migrateur » qui ne peut supporter l'ennui d'une seule activité, et change sans cesse d'occupation et de résidence. Qu'y a-t-il de rationnel dans un travail pénible et une vie économe quand l'homme dispose de moyens suffisants pour se reposer et profiter des avantages de la vie ? Ces exemples montrent que tout dépend des valeurs qui sont considérées comme constitutives par les hommes⁸.

Tout en reconnaissant la finesse des vues d'Andreski, je n'irai pas jusqu'à le suivre quand il déclare fautive l'attitude de Weber vis-à-vis de la rationalité. Car les « intuitions créatrices » et les « erreurs » de Weber⁹ proviennent de la même source conceptuelle. Ni l'extension peu commune du terme clé de « rationalité », ni le flou de son contenu ne sauraient résulter d'une quelconque négligence. Notre sociologue avait précisément besoin de ce terme. Et la prétendue « confusion des fins et des valeurs » qu'on lui reproche n'est pas plus un hasard qu'un signe de confusion de sa pensée. Selon toute apparence, Max Weber ne pouvait ni ne voulait classer ces notions dans des cases

8. Stanislaw Andreski, « Sameo ouyazvimoje mesto: poniatie ratsionalnosti » [Le point le plus vulnérable est le concept de rationalité], *Političeskaja kontseptologija*, 2011, n° 1, p. 232.

9. Stanislaw Andreski, *Maxa Webera olsnienia i pomyłki* [Les intuitions créatrices et les erreurs de Max Weber], Varsovie, PWN, 1992.

distinctes et à l'aide de catégories lexicales différentes. Si ces notions empiètent l'une sur l'autre dans ses jugements, c'est tout bonnement parce qu'elles sont sémantiquement interconnectées.

En réalité, pour Max Weber, la bureaucratie comme « type idéal », avec tous ses prédicats fondamentaux, n'est pas seulement une construction théorique à des fins d'explication en sociologie ou en économie. C'est avant tout et en grande partie une réalisation pratique de *l'axiologie culturelle*. C'est précisément pour cela que Weber a besoin du terme de « rationalité », qui ne peut être remplacé ni par « calcul économique », ni par « organisation formelle », comme le suggère S. Andreski. S'il est indispensable, ce n'est pas parce que ce terme serait plus exact. Il est indéniablement flou et polysémique. Mais il possède un avantage particulier : il permet de relier les jugements sociologiques et économiques à la philosophie de la culture qui établit un système d'universaux « horizontaux » *centré* autour de la rationalité. Ce n'est pas seulement parce que la culture rationalisée est un objet accessible à l'analyse scientifique, capable de « calculer » tout ce qui est calculable, de formaliser ce qui est quantifiable et, par le fait même, de libérer l'espace souvent occupé par l'expression des inclinations humaines. Il s'agit de quelque chose de plus profond : pour Weber, une culture dominée par le principe de rationalité ouvre une perspective historique de progrès.

La critique de la conception weberienne de la bureaucratie peut avoir deux fondements distincts : le rejet des principes et des valeurs culturelles que défend la bureaucratie ou la reconnaissance du fait que non seulement la bureaucratie ne joue pas son rôle culturel, mais qu'elle se caractérise par une négation, partielle ou totale, de ces mêmes valeurs culturelles. Dans le premier cas, la critique est dirigée contre le mythe culturel de la « bureaucratie rationnelle ». Dans le deuxième cas, ce n'est plus la culture qui est critiquée, mais le bureaucrate, qui utilise le mythe de la culture comme un paravent derrière lequel il manigance ses petites affaires ; et ce qui est visé avec lui, c'est tout le système bureaucratique, qui transforme la vie humaine en une absurdité kafkaïenne.

S'il adopte la deuxième perspective, le critique identifiera les entorses que le bureaucrate « réel » (et non le bureaucrate « idéal ») fait subir aux principes formulés par Weber. Si ce critique mène ses recherches en Russie contemporaine, il découvrira un tableau lamentable. A quelle conclusion doit parvenir le critique qui étudie cette configuration ?

On peut, par exemple, à la suite de R. Merton ou T. Parsons, considérer les corruptions du bureaucratisme contemporain comme un

i dysfonctionnement », un défaut accidentel du système provoqué en grande partie par le fait que les bureaucrates sont des êtres vivants, et **que** rien d'humain ne leur est étranger. Car le bureaucrate weberien, - son côté, est en quelque sorte un schème abstrait. Or un être vivant ne peut être prisonnier de ses faiblesses, de ses affects et de ses passions. La rapacité, le cynisme, l'amour incontrôlé du pouvoir, le ressentiment malfaisant, doivent être considérés comme des facteurs accidentels • qui déforment le cours « normal » du mécanisme bureaucratique. Ou, pour reprendre les termes de Weber, des facteurs qui introduisent des moments irrationnels dans ce mécanisme. Pour que tout le processus reste rationnel, à *la manière d'une machine*, il importe de supprimer ces éléments irrationnels. Autrement dit, ce mécanisme a besoin d'une surveillance permanente et d'une maintenance technique.

La question de savoir à qui l'on doit confier cette tâche fondamentale est essentielle, surtout lorsqu'il s'agit des échelons supérieurs de la hiérarchie bureaucratique. Une réponse naïve vient d'abord à l'esprit : à qui d'autre sinon aux spécialistes, aux savants, aux philosophes, aux politologues ou aux économistes ? Hélas ! Qui les écouterait s'ils proposent des mesures qui déplaisent aux bureaucrates ? Bien sûr, on peut requérir l'aide de machines (non au sens figuré, mais au sens propre cette fois), comme un système automatisé, contrôlé par ordinateur, de collecte des impôts et des taxes locales ; on peut aussi formater des tests de qualification, et même soumettre à des « détecteurs de mensonges » les fonctionnaires soupçonnés de pots-de-vins et de corruption. Mais ce ne sont que des broutilles. Beaucoup estiment que l'instrument universel serait la « démocratie », c'est-à-dire un mécanisme capable de se substituer aux structures de pouvoir si, pour une raison ou pour une autre, elles ne satisfont plus les besoins de la société.

Il est hors de question d'aborder de front un si vaste sujet. Je ne ferai ici que l'effleurer en quelques brèves remarques. Dans notre pays, les discussions portant sur la démocratie se ramènent souvent à la question suivante : la Russie est-elle *prête* pour une transformation démocratique ? Cette idée « d'être prêt » peut se comprendre de différentes manières. Aujourd'hui l'on se souvient de moins en moins du slogan de la période de la Perestroïka : « Plus de socialisme signifie plus de démocratie », slogan avec lequel s'est effondré le projet gorbatchevien d'une « accélération dans un tournant » de l'histoire. Actuellement, la démocratie est associée à la « société civile », à l'économie de marché, au développement des institutions correspondantes, etc. Mais en réalité ces mots ressemblent à des étiquettes de grands crus collées sur des bouteilles qui contiennent

au mieux de l'eau sucrée, au pire un brouet immonde et dangereux. Faut-il répéter que la Russie est séparée de la « vraie » et de la « bonne » démocratie par une énorme distance historique ? Si l'on prétend construire des institutions démocratiques sur le terrain instable d'une économie dévoyée, d'une société avec une différenciation patrimoniale indécente, d'une absence totale, dans la population, d'une conscience élémentaire du droit et d'une tradition autogestionnaire, d'une expérience d'humiliation et d'abaissement des sentiments religieux et nationaux, d'un véritable chaos idéologique, d'une diffusion des mythes xénophobes les plus primitifs, d'une criminalisation de presque toutes les sphères de la vie, d'une déchéance morale et d'un effondrement du système éducatif, de graves crises démographiques et écologiques (le catalogue sinistre de ces maux est infini), eh bien, ces institutions sont vouées à se transformer en simples décors ou en paravents sur lesquels l'on peut à loisir accrocher des enseignes séduisantes, mais dont on ne peut pas attendre la moindre démocratisation réelle de la société. Mais d'un autre côté, l'on ne peut non plus s'opposer à la construction de pareilles institutions, car si notre pays se détourne du chemin du développement démocratique, il risque fort de tomber dans une impasse historique. Toute la Russie contemporaine est un champ où luttent les deux éléments de cette contradiction.

Revenons à la première des deux critiques de la bureaucratie rationnelle. Dans cette perspective, la dénonciation du mythe de la « bureaucratie rationnelle » devient une critique de la culture. L'on peut faire remarquer par exemple qu'une rationalité hypertrophiée, qui pénètre le corps social par tous ses pores, apparaît comme une non-valeur. Elle soumet à sa loi tout le système des universaux culturels, dont beaucoup finissent par s'atrophier au fil de cet assujettissement tandis que les autres perdent simplement leur attrait. Placez la rationalité au centre de ce système est considéré par de nombreux critiques non seulement comme une erreur, mais même comme un danger. L'histoire du XX^e siècle offre de nombreux arguments à l'appui de cette thèse. Ainsi M. Horkheimer et Th. Adorno ont-ils interprété l'expérience de la Seconde Guerre Mondiale comme une conséquence de l'auto-destruction de la culture européenne et de ses universaux formés à l'époque des Lumières¹⁰. Remarquons que Max Weber, dans le droit fil de l'esprit des Lumières, opposait au traditionalisme archaïque le rationalisme de l'économie capitaliste moderne. C'est pourquoi la

10. Max Horkheimer, Theodor V. Adorno, *Dialektik der Aufklärung*, Frankfurt. S. Fischer, 1969 (tr. fr. : *La Dialectique de la raison*, Paris, Gallimard, 1974).

ntique du « projet de la modernité » par les sociologues de l'École de
 • rancfort du milieu du siècle dernier peut être interprétée aussi comme
 .ne critique indirecte de la bureaucratie rationnelle de Max Weber.

Presque toute la seconde moitié du XX^e siècle a connu des polémiques acharnées autour du rationalisme comme valeur culturelle. Une variante spécifique de ces discussions est la polémique sur la rationalité scientifique, qui a entraîné dans son sillage presque toute la philosophie et la méthodologie des sciences. Mais quand ces discussions ont commencé à perdre leur vivacité et leur pertinence en Occident, la Russie a connu d'énormes transformations socio-politiques et économiques, sur le fond desquelles la polémique sur la rationalité des valeurs a connu un nouveau tournant. Dans cette situation, la critique du rationalisme venant à fusionner avec la critique de la culture européenne en général, elle risque d'être interprétée comme une tendance de la pensée contre-culturelle. Il est indéniable que cette critique n'a pu se doter d'une base notionnelle claire ni s'investir d'un sens positif ou constructif. En d'autres termes, cette critique ne s'est pas associée au projet d'établissement d'un espace culturel dans lequel la rationalité, tout en renonçant à sa prétention à la prééminence culturelle absolue, ne serait pas pour autant rejetée sur la périphérie de la culture, mais trouverait pour ainsi dire une place convenable en son sein. Les conditions de réalisation d'un tel projet ne sont pas bien définies, aussi se ramène-t-il souvent à de pures et simples recommandations, dont l'utilité est problématique, puisque personne ne sait comment les suivre. Ainsi, le vœu pieux d'éliminer les différentes formes d'aliénation, réitéré depuis deux siècles par les philosophes les plus divers (de Kierkegaard et Karl Marx à Erich Fromm, Simone de Beauvoir et Jean-Paul Sartre) n'a pas empêché, dans le même temps, ces formes d'aliénation de croître et de s'aggraver. Car l'aliénation de la bureaucratie par rapport à l'homme (et réciproquement) n'a nullement diminué ; elle aurait même tendance à se renforcer, malgré les nombreux efforts, aussi bien théoriques que pratiques, qui sont déployés pour remédier à cette situation.

Vers la fin du siècle dernier, le postmodernisme est apparu sur l'avant-scène de la philosophie européenne, en proposant la sortie la plus facile qui soit de la crise de la culture européenne : reconnaître le caractère fictif du système des universaux culturels. M. N. Epstein appelait cette philosophie « la conscience mûre d'une culture infirme¹¹ ». La question est de savoir si cette « infirmité » est définitive,

11. Mikhaïl Epstein, *Post-modem v Rossii, Literatoura i Teoriya* [Le postmoderne en Russie. Littérature et théorie], Moscou, 2000, p. 41.

et si cette culture est condamnée à traîner sa vie comme un individu incapable qui est un fardeau pour les autres, ou s'il y a une perspective de guérison, de vrai retour à l'énergie vitale qui ne serait pas une simple imitation de la vie. Une philosophie qui se satisferait d'un triste acquiescement à la première question ne peut qu'être vouée à la marginalité, quelle que soit la popularité temporaire dont elle a pu jouir. Une philosophie qui tenterait de trouver une réponse positive à la deuxième partie de la question devrait avoir l'avenir pour elle. Ainsi, le post-modernisme sera balayé si la philosophie, au lieu de se lamenter sur les imperfections et les infirmités de la culture, propose un projet positif de ses universaux, en définissant son développement.

Il va sans dire que la chose n'a pas encore été possible. Mais il est clair que la monstruosité de notre réalité, au même titre que celle de notre bureaucratie, est la conséquence inévitable de la crise de la culture. Elle englobe tout et ne laisse intacte aucune sphère de la vie, en particulier la sphère des relations de pouvoir. Cette situation ne vient pas du fait que le système des universaux est en ruines. Ce ne serait qu'un demi-malheur, car on peut toujours balayer les ruines pour ériger à leur place de nouvelles structures culturelles, pour peu qu'on ait la volonté et l'énergie de le faire. Non, la vraie tragédie tient au fait que l'idée même de culture est en voie d'extinction : on assiste à la disparition de la conviction que l'homme ne peut se construire que dans la culture. Si cette idée s'éteint définitivement, alors commencera la nuit de la réalité post-culturelle.

Dans une situation de crise culturelle, ou, si l'on veut, de détemporalisation culturelle, les universaux axiologiques ne peuvent plus être que des « simulacres », des signes de ce qui n'est pas, de simples formes utilisées par les hommes pour symboliser leurs relations, et échanger (par simple commodité ou pour se distraire), tout en reconnaissant leur vacuité. La « bureaucratie rationnelle » représente exactement cette forme de vacuité. La bureaucratie réelle supporte cet échange trompeur dans la mesure où elle y trouve son avantage. On se paie de belles paroles — professionnalisme, honneur, ordre, dévouement au service, désintéressement —, mais la réalité... vous la connaissez. D'ailleurs, il n'est pas important que vous la connaissiez ou non. Vous jouerez avec la vacuité, parée de tous ses atours symboliques. La vie vous y contraindra.

Vladimir N. POROUS

Université nationale de recherches, Haute Ecole d'Économie
vporus@rambler.ru